

Les mémoires de Grand-Loup.

Sur la paille humide des cachots.

Toujours escortés par nos fidèles gardes civils, (aimablement appelés « machines à écrire » en raison de leur curieuse coiffure en cuir bouilli), nous avons descendu les marches conduisant au sous-sol de l'établissement.

Douche écossaise à la sauce espagnole.



Dans une obscurité à peine troublée par une ampoule anémique, nous avons distingué des cellules limitées par d'épais barreaux, à l'instar des taules familières à tous les amateurs de Western. Nos « G.O. » (Gentils Organisateurs), nous proposèrent de visiter l'une d'elles « clic ! clac ! ». Nous étions bel et bien enfermés.

L'enthousiasme s'était d'autant plus rafraîchi que nos vêtements toujours trempés par notre bain dans la Bidassoa, commençaient à nous glacer les os. La cellule voisine était occupée par un client de la Kriegsmarine qui se disait Polonais. Nos conversations s'établissaient dans un allemand laborieux et aussi, je crois, dans une ambiance de méfiance réciproque.

Nous sommes restés quatre jours dans ce trou à rats. Le cinquième jour, des gardes civils nous invitèrent à remonter à la surface. A notre grande stupéfaction, ils nous conduisirent dans un hôtel d'Irun, l'hôtel Norte. Là, nous avons rejoint une vingtaine d'évadés passés par la montagne. Ceux-ci nous ont appris que nous étions totalement libres dans le périmètre de la ville. C'était notre première prise de contact avec les caprices et voltes -faces de l'administration

Les mémoires de Grand-Loup.

franquiste. Nous avons droit à des repas simples, mais très suffisants. Après les soupes ultra-maigres de la « Carcel », c'était Capoue.

Dans la rue, nous croisions des officiers et sous-officiers Allemands en tenue, venus des garnisons d'Hendaye ou de Bayonne, qui venaient faire leurs emplettes à Irun. Nos rencontres avaient quelque chose d'irréel. Chacun feignait d'ignorer l'autre. Nous avons même assisté à une cérémonie officielle germano-franquiste à l'occasion du rapatriement de la dépouille mortelle de l'ambassadeur du Reich décédé brutalement à Madrid.

Habitué, depuis 1940, à vivre au contact permanent d'une troupe germanique toujours tirée à quatre épingles et maintenue dans une discipline rigoureuse, notre première rencontre avec l'armée espagnole ne pouvait que nous surprendre ... Elle nous a surpris ! En effet, vêtus d'uniformes plus que défraîchis, coiffés de casques allemands, français, italiens, armés de fusils de toutes les paroisses, ces pauvres soldats portaient sur eux toute la misère du peuple ibérique. Certains d'entre eux n'avaient même pas de chaussures et se présentaient en espadrilles. Malgré cette incroyable pauvreté vestimentaire, ces garçons se tenaient droits et fiers. Ils avaient bien du mérite.

On peut imaginer l'étonnement des dignitaires et officiers généraux allemands descendus à Irun pour saluer la dépouille du Herr Hans Adolf von Moltke, leur charmant ambassadeur en Espagne !

Au bout d'une semaine, le groupe des évadés atteignait la trentaine et comptait même deux anglaises dans ses rangs. D'où venaient-elles ? I don't know ! La plupart de nos nouveaux compagnons s'étaient déclarés de nationalité canadienne. Les deux Lorrains, nés "mohicons", n'avaient évidemment pas pensé à utiliser cette astuce pour bénéficier, éventuellement, d'un traitement de faveur permettant de rejoindre l'Angleterre.

C'est alors que nous fûmes invités à monter dans un train de voyageurs. Nous en avons conclu que c'était le signal de départ pour les îles britanniques. Une heure après, nous descendions dans la gare de Cestona, petite station thermale du Pays-basque située dans la vallée du Rio Urola à quelque vingt kilomètres à l'Ouest de San Sebastian. Nous y avons été répartis dans les différents hôtels de l'agglomération. Les deux Lorrains furent affectés dans une toute petite pension de famille tenue par une certaine Conchita, en compagnie d'une douzaine de pêcheurs basques d'Hendaye et de Saint Jean de Luz.

Ce groupe turbulent de solides buveurs était dirigé par Maurice Naçabal, un personnage hors du commun. Maurice était déjà un vieux mec qui flirtait avec la trentaine. Il avait servi dans la Royale où il avait été champion de boxe poids légers. Très calme, peu bavard, toujours souriant, il réglait tous les litiges du groupe "à la châtaigne", sans jamais perdre une miette de sa bonne humeur. Pour nous, lycéens, ce type de rapports humains étaient étranges ; étranges et tout à fait nouveaux !

Mon amitié avec Maurice fut scellée le jour où il me tira des pattes de « Tarzan », un pêcheur de Ciboure, une véritable force de la nature. Un beau jour, celui-ci, bourré comme un canon du premier empire, examinant ma tignasse blonde (eh oui, à 19 ans j'avais encore une très belle couverture capillaire), m'attribua la nationalité allemande et décida à ce titre et sur le champ, de me casser la gueule. Il me poursuivait autour de la grande table de Conchita. Je disposais, heureusement, d'une excellente pointe de vitesse mais, à force de courir en rond, on se lasse, c'est fatal ! Prévenu par André Gillet, Maurice apparut enfin. Zorro était arrivé. Il attrapa mon Tarzan par la chemise et lui asséna un coup de poing, un seul, mais dans le menton et la masse de 95 kg de muscles s'écroula, ouf ! Merci. Je n'ai jamais revu, depuis, un pareil punch.

Les mémoires de Grand-Loup.

Les évadés de France de Cestona formaient une colonie de vacanciers qui rassemblait 200 à 300 personnes, des jeunes pour la plupart. Presque tous brûlaient de rejoindre les forces françaises combattantes et rares furent les clients dont le seul objectif était de fuir le STO (Service du Travail Obligatoire : décrété par Pierre Laval et qui consistait, au titre de la collaboration, à partir comme ouvrier dans les usines du Reich).

On ne savait pas avec certitude qui était vraiment Canadien, Français ou Polonais. Par contre, les Belges formaient un groupe très distinct et très soudé qui portaient une cocarde à leurs couleurs nationales et recevaient visites fréquentes et secours financiers de leur consul à San Sébastien.

Nous étions libres dans un périmètre moral autour de Cestona et nos journées s'écoulaient dans le cadre bucolique de la très belle vallée du Rio Urola. Quelques conférences furent organisées par nos aînés et j'ai conservé un souvenir précis de certains d'entre eux :

Le Maignan, un polytechnicien de grande classe qui fit toute la guerre dans les chars du 7^{ème} R.C.A., Ansoborlo, un cyrard de la promotion 42 qui a fait sa carrière à la Légion Etrangère.

Pressés de connaître la date de notre départ vers l'Angleterre, nous questionnions nos gardiens ; lesquels, débonnaires et souriants, répondaient invariablement « mañana ». Ce qui explique le nom de notre association des évadés de France : "Mañana".

Capri, c'est fini !

Pourtant tout arrive. Un beau jour de fin Avril, nous fûmes invités à nous placer en deux paquets : A gauche les plus de vingt ans et à droite les jeunots. Au moment de ce rassemblement intempestif, j'étais en grande conversation avec Médéric Boëssé qui devint l'un de mes amis les plus chers. Quant à André Gillet, il assistait à une partie de pelote basque. C'est ainsi qu'il a choisi l'aile droite alors que son copain, Jean Marie, se retrouvait déjà avec les plus de vingt ans (vingt ans que j'allais avoir puisque je suis né, essayez de vous en souvenir, le 29 Avril 1923).

- «Le groupe de gauche, en avant marche, direction la gare !»

Je me suis retrouvé devant un train de marchandises, séparé brutalement et définitivement de Gillet, mon compagnon d'évasion. Comment aurais-je pu croire, en cette belle journée, que trente années s'écouleraient avant de le revoir.

L'embarquement se fit rapidement. "Où allons-nous, en Angleterre ?" demandions-nous à nos gardiens. « Si, si, mañana, mañana » répondaient-ils avec un grand sourire presque amical. Certains d'entre nous, des teigneux bêtement pessimistes, affirmaient que nous allions nous retrouver au fameux camp de concentration de Miranda. Ces briseurs de rêves « nous les cassaient menu » ; mais, après tout, qu'importaient leurs propos stupidement défaitistes puisque nous étions sûrs d'être en route pour l'Angleterre.

Nous sommes passés en gare de Vitoria en fin d'après-midi. L'un de nos compagnons, féru en histoire, nous évoqua la bataille de 1813 au cours de laquelle Wellington infligea une cuisante raclée à Joseph, le roi éphémère de l'Espagne napoléonienne, fait prisonnier dans cette affaire. «Pas possible, avec toute son armée et ses bagages ? Mauvais présage ! ».

Les mémoires de Grand-Loup.

Ces commentaires agaçants des « battus d'avance » n'entamaient pas notre bonne humeur et moins encore notre sérénité. En plein bonheur, confiant, je me suis endormi comme un bébé.

Quand Médéric Boëssé m'a réveillé, il faisait nuit noire et le train s'était immobilisé en gare de Miranda de Ebro. Aïe, mauvaise limonade ! Dieux du ciel, nos Cassandres avaient-ils finalement raison ? Un cordon de soldats en armes tout le long du quai de la gare nous donna la réponse. Quelques minutes plus tard, en franchissant le portail surmonté d'un vaste panneau avec l'inscription « Todo por la patria », les sourires avaient disparu, le silence pesait sur les rangs.

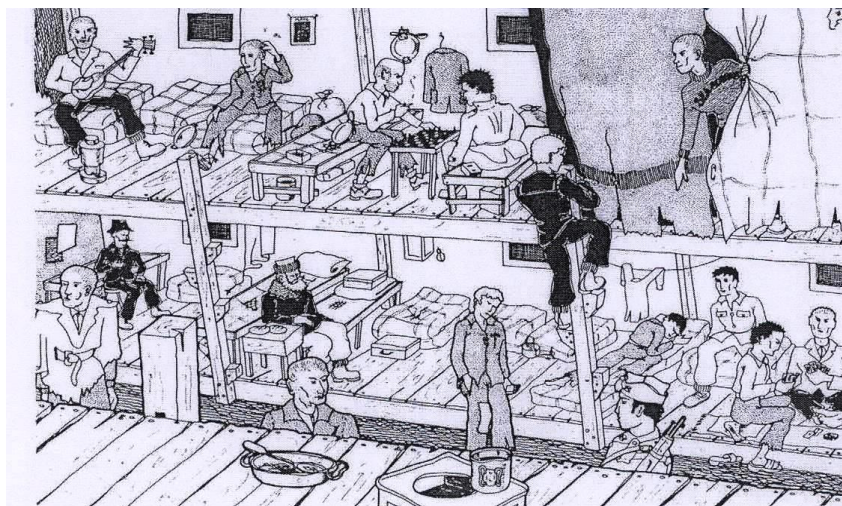
Voir Miranda... et partir !!!



Deux heures après, votre Grand Loup s'installait dans une « Calle », sous le toit d'un « Pabelon » (baraque) situé près des cuisines. On y grimpait par une sorte d'échelle de singe comme j'en verrai, plus tard, dans les maisons des « Moïs » en Indochine.

Un plancher de deux mètres sur trois était devenu notre nouveau domaine.

Le périmètre du camp s'inscrivait entre l'Ebre et la voie ferrée et il occupait une vaste surface. Avant nous, plusieurs milliers de soldats des brigades internationales avaient été détenus dans ce camp. Il en restait quelques uns, en Avril 1943, dont un chinois taiseux et teigneux et aussi, la «belle Hollandaise » qui, paraît-il, faisait le bonheur des amateurs éclairés...



Les mémoires de Grand-Loup.

Le camp de concentration formait un rectangle d'environ 800 m par 400, limité par l'Ebre au Nord, la voie ferrée à l'Ouest. Un mur peint en blanc servait de chemin de ronde avec des miradors tous les trente mètres. Les vaches étaient bien gardées. A la nuit, les sentinelles étaient tenues de crier à tour de rôle et selon le numéro de leur mirador : « alerta uno, alerta dos, alerta tres, etc... ». Ce cri transmis de l'un à l'autre faisait le tour de l'enceinte durant toute la nuit ce qui empêchait nos charmants gardiens de s'endormir.



Autour du mur d'enceinte éclairée toute la nuit, une triple rangée de fils de fer barbelé décourageait toute tentative d'évasion. Pourtant, d'après les rapports des anciens, certains audacieux avaient essayé de se faire "la Belle" ; mais aucun n'avait réussi.

A l'entrée du camp, un vaste carré entourait le mât des couleurs. Chaque matin, à 7 h, nous étions rassemblés pour l'appel par baraque. En raison de nos facéties, l'appel était laborieux. Une fois les couleurs accrochées, l'officier en charge de la cérémonie criait : "Viva Franco". Nous étions alors tenus de faire le salut fasciste.

Les 3.000 bras se levaient plus ou moins mollement, et notre geste pouvait déjà faire penser au bras d'honneur "pied-noir" qui, depuis, semble avoir la faveur de notre belle jeunesse.



Les mémoires de Grand-Loup.



Dans la rue centrale, presque un boulevard, il y avait une seule fontaine pour la communauté qui comportait environ 3.000 prisonniers. Chaque matin, une queue de clients munis d'une touque de 5 litres se mettait en place. Il fallait plusieurs heures pour arriver à la source de vie qui semblait étranglé un pauvre jet par une vieille prostate.

La corvée d'eau offrait tout de même l'occasion de discuter avec les autres détenus. Les autres c'étaient différentes nationalités dont le décompte est détaillé ci-dessous (tiré du livre « Aux frontières de la liberté » de Robert Belot) :

Polonais	879		Apatrides	25
Belges	678		Estoniens	10
Français	636		Palestiniens	10
Allemands	122		Roumains	6
Tchèques	75		Irakiens	2
Britanniques	52		Litوانيens	2
Yugoslaves	41		Syriens	1

A la fin du mois d'Août 1943, le groupe français atteindra 2.300 sur une population totale de 3 300.détenus

La fontaine n'était pas le seul forum. Les lieux dits d'aisance qui comportaient une dizaine de trous « à la Turque » constituaient également une zone de dialogues à plusieurs titres.

Dès le matin, on y faisait la queue et cette architecture à la romaine, sans portes, conduisait 10 rombiens à se retrouver côte à côte, le pantalon sur les chevilles. Alors que faire pour sembler naturel ? On ne fume pas... on cause.

Les mémoires de Grand-Loup.

Deuxième observation toujours frappée au coin du bon sens : ce type de séjour vacancier au pays du soleil déclenche la « turista » qu'on appelait à l'époque la « Mirandite » (Entérocolite dysentérique comme l'écrivait le corps médical).

La chanson de corps de troupe que vous connaissez bien affirme : « *si j'mange bien, si j'fais peu, c'est qu'j'suis dégoûté de la m...* » A Miranda, tout était inversé : on mangeait peu, mais on "causait" beaucoup et souvent. Il fallait de l'audace ou des besoins pressants pour exprimer complètement le fond de sa pensée. En fait, depuis lors, jamais je ne vis lieu aussi débordant d'échanges !

Voilà ce qu'en dit plus sérieusement le livre de R. Belot :

« La baraque des WC de Miranda, unique pour des milliers d'hommes, fait partie de ces choses dont toute une vie ne peut effacer le souvenir ; tellement chaque ancien interné a été imprégné de son horreur. Nettoyée tous les matins par une corvée, elle prend en quelques heures un aspect hallucinant : la dysenterie est telle que, rapidement, cette baraque devient un lac de diarrhée sanglante envahissant peu à peu l'allée centrale qui finit par disparaître ; les prisonniers mettent en place alors des briques qui serviront de perchoirs. Après la tombée du jour, plus personne n'y va (malgré la permission de s'y rendre sans veste) car il n'y pas de lumière et nul ne veut se risquer dans un pareil égout ».

Vous parlerais-je maintenant de ce qui se passait « à l'amont » vers les cuisines ? En fait, il ne s'y passait pas grand chose puisque nous « l'avons sauté » royalement !

En effet, l'Espagne, privée de ses sources extérieures, affligée par des récoltes de 1940-41 particulièrement déficitaires, ruinée par la guerre civile, a connu une véritable disette. Le blé venu d'Amérique a pesé lourdement sur les décisions du Caudillo. Heureusement pour nous, il faut en convenir.

Pour la jeune classe, il n'est pas inutile de rappeler quelques données historiques :

Pendant la guerre civile espagnole (1936-1939), Franco a bénéficié de l'aide directe des Allemands et des Italiens. Hitler était donc fondé à escompter la reconnaissance intéressée du Caudillo qui louchait sur le Maroc français et sur la région d'Oran.

En octobre 1940, Hitler, qui n'espère plus la reddition des Anglais, est décidé à prendre Gibraltar pour verrouiller le bassin occidental de la Méditerranée. Franco, fine mouche, y met suffisamment de conditions pour décourager le maître du III^{ème} Reich.

En fait, Franco ne veut pas engager son peuple épuisé par la guerre civile, dans le 2ème conflit mondial.

Voici à ce sujet, un extrait du livre de Mr Benassar concernant la personnalité de Franco :

... lettre écrite par Hitler à Mussolini en date du 31 décembre 1940, publiée par Winston Churchill dans ses Mémoires. On retiendra les extraits suivants de cette lettre :

« ... L'Espagne a refusé de collaborer avec les puissances de l'Axe. Je crains bien que Franco soit en train de commettre l'erreur la plus monumentale de sa vie. J'estime que son idée de recevoir des matières premières et du blé des démocraties, comme une sorte de récompense parce qu'il reste en dehors du conflit, est extrêmement naïve... »

Les mémoires de Grand-Loup.

Je regrette tout cela car de notre côté nous avons terminé nos préparatifs pour franchir la frontière espagnole le 10 janvier et pour attaquer Gibraltar au début de février.

Je crois que le succès aurait été relativement rapide ... Je suis donc très fâché de cette décision de Franco ...

J'ai toujours l'espoir, un très faible espoir, qu'il comprendra à la dernière minute les conséquences catastrophiques de sa conduite et que, même tardivement, il saura trouver le chemin de notre camp, où la victoire décidera de son destin. »

Inutile de vous dire combien nous sommes restés ignorants des jeux diplomatiques subtils qui fleurissaient au plus haut niveau dans la capitale ibérique. Nos préoccupations se limitaient à l'avenir immédiat : Sortir de Miranda pour rejoindre les forces françaises combattantes. En attendant, s'adapter le mieux possible à la vie concentrationnaire espagnole.

Or, si l'administration franquiste a su établir un système de gardiennage particulièrement efficace, elle s'est totalement désintéressée de l'organisation interne de la masse hétérogène des prisonniers.

Pour ce qui concerne le groupe des Français, il existait un bureau, composé majoritairement d'officiers, dont le rôle se réduisait à l'établissement des contacts avec la direction du camp d'une part, avec la mission diplomatique d'Alger et la Croix Rouge espagnole d'autre part.

A ce titre, ce bureau dressait les listes de départ, dès lors que Franco acceptait de libérer un contingent pour le diriger vers le Portugal (contre du blé américain, disait-on).

Ce bureau avait également à nommer un chef dans chaque baraque. Le rôle de celui-ci se bornait à la désignation des hommes de corvée. Chaque matin il devait nous conduire au rassemblement pour l'appel et les couleurs. Cette cérémonie constituait, en vérité, la seule contrainte quotidienne. Le reste du temps, nous pouvions agir à notre guise. Aussi, agissions-nous le moins possible. Nous vivions dans une espèce d'anarchie nonchalante au milieu d'une foule disparate agitée de mouvements browniens sérieusement ralentis par la chaleur.

Certains de mes camarades se sont plaints du manque de solidarité entre eux. Comment aurait-elle pu s'établir en l'absence de toute hiérarchie dans cette tour de Babel constituée d'éléments humains issus de tous les pays d'Europe? En fait, la seule solidarité qui s'est établie fut celle de la « Calle », c'est-à-dire des cinq garçons condamnés à vivre ensemble sur 6 m².

Dans ce désordre, une exception notable concerne la communauté polonaise. Elle s'est distinguée par sa cohésion et son leadership sur le camp.

Lorsque je suis arrivé à Miranda, fin avril 1943, on parlait encore de la grève de la faim imposée "*manu militari*" par les Polonais qui apporta, semble-t-il, une légère amélioration de l'alimentation.

D'où venaient-ils, ces polonais? Comment ont-ils réussi, si nombreux, à traverser une partie de l'Europe soumise à Hitler et à passer les Pyrénées ? Je n'en sais rien, mais j'admire cette performance étonnante. Leur exploit prouve, si cela était nécessaire, la fermeté d'âme et le courage du peuple polonais.

Pour meubler le vide abyssal des journées mirandiennes, mon ami Boëssé nous apprit les règles du bridge. Nous avons joué matin et soir, tous les jours, jusqu'à l'écœurement. En sortant du camp, j'ai juré de ne plus toucher une carte. J'ai tenu cet engagement.

Les mémoires de Grand-Loup.

Dans ce déroulement monotone de nos journées d'oisiveté, le dimanche apportait une note festive, comme on dit aujourd'hui.

En effet, le lever des couleurs (*la bandera*) se faisait en grande pompe avec la fanfare au grand complet et le défilé de toutes les troupes de la garnison. Or, pour étoffer et améliorer sa fanfare, la direction du camp avait recruté des « internés musiciens » auxquels on passait un uniforme espagnol pendant la cérémonie.

Ceux-ci, pour notre plus grande joie, mélangeaient « Sambre et Meuse », puis la « Galette de Saint Cyr » aux airs martiaux espagnols. La troupe défilait alors sous nos applaudissements. Nos gardiens n'ont jamais paru ni surpris, ni troublés par nos manifestations exubérantes et pour tout dire, intempestives.

Pendant son séjour dans les geôles espagnoles, votre Grand loup a eu la chance d'être soutenu par la présence de Médéric Boëssé. Ce garçon, mi-breton, mi-normand, préparait l'école des officiers de la marine marchande.

Conservant un calme olympien en toutes circonstances, Médéric savait accepter la faim, les puces, les punaises, la promiscuité comme autant d'épreuves propres à mesurer son aptitude à surmonter les traverses de la vie. Son exemple et son aide m'ont permis de rechercher une meilleure attitude face aux petites misères des prisonniers.

Aujourd'hui encore je le revois souvent, en pensée.



Je revois son œil bleu ,volontiers
moqueur,quand il m'invitait, fermement à
recommencer une énième fois le tour du
camp écrasé de chaleur.

Je le revois
aussi ,quand il essayait de m'intéresser aux
principes de navigation en traçant sur le
sable la répartition des forces
appliquéesàun navire à voile .

Entre nous, le pauvre Médéric aurait mérité un élève plus ouvert aux choses de la mer ; mais, je peux vous le dire avec force, sans ce compagnon taillé dans le granit, mon séjour concentrationnaire eut été infiniment plus difficile à supporter.

Ce récit me conduit à vous faire connaître la présence, à Miranda, de personnalités devenues célèbres après la guerre : Pierre Dac, l'abbé Pierre, Bleustein-Blanchet, Druon etc...

L'équité me conduit également à mettre en relief la participation très importante des séminaristes dans le franchissement des Pyrénées. Le grand séminaire de Nancy, à lui seul, a fourni 18 évadés de France dont mon vieil ami, Henri Petitjean. Celui-ci devait s'illustrer au sein de la 1^{ère} D.F.L avant d'aller prendre une paroisse en Annam.

Les journées passaient donc lentement et l'espoir de rejoindre Londres commençait à fondre singulièrement. Par chance, la victoire alliée en Tunisie fit pencher définitivement le jugement du Caudillo en notre faveur.

Les mémoires de Grand-Loup.

C'est ainsi que, le 20 juin 1943, l'annonce d'un gros départ mit le camp en ébullition. Nous nous sommes jetés sur la liste des heureux gagnants, sans trop y croire. Et là, miracle, nos noms y figuraient bien.

Le mien y était même porté deux fois grâce aux fantaisies des scribouillards espagnols. En effet, à Irun, mon état civil avait été établi à la mode hispanique et je m'appelais donc Heissat-Lamblin. Au camp de Miranda, le secrétaire du bureau français a rétabli mon identité réelle en séparant le gars Heissat du fameux Lamblin inconnu au bataillon

Evidemment, le sieur Lamblin ne s'est jamais présenté à l'appel, ce qui, dans le flou artistique du camp n'a chagriné personne.

Le 25 juin 1943, dans une très grande excitation, le troupeau a franchi, dans le bon sens cette fois, le portail surmonté de la fameuse inscription « Todo por la patria ». Cette devise eût pu être la nôtre. Nous avons préféré celle de nos amis pieds noirs : « Plus que mourir, on peut pas ».

A nous les lavandières du Portugal

Embarqués dans le fond du car n°10, Médéric et votre grand loup ont regardé, avec avidité, défiler les paysages espagnols :

Burgos, traversé sans prendre le temps d'une visite.

Le col de Somo-Sierra, pour une halte pipi. Là, nous avons vu les fantômes des lanciers polonais de 1808 culbuter l'adversaire dans une charge héroïque. Vous n'en avez pas perdu le souvenir, j'espère !

Madrid fut atteint dans la nuit. Nous n'avons rien vu de la capitale sauf une gare déserte où nous fûmes conviés à nous entasser dans des wagons à bestiaux. Pendant deux jours et deux nuits, nous avons cheminé sur le plateau de la vieille Castille. La frontière portugaise fut atteinte au milieu de la nuit du deuxième jour

Comme dans un film, le changement de décor et de climat fut total : Accueil chaleureux, boissons, cigarettes, sandwiches offerts par de jeunes lusitaniennes pimpantes et joyeuses. Je remercie, tardivement mais avec effusion, Monsieur Neuvy, l'ex-directeur d'Air-Liquide du Portugal qui a su, dans un temps difficile, intervenir en notre faveur auprès de Salazar.

Par souci de discrétion diplomatique, nous n'avons pas traversé Lisbonne, mais nous avons été déroutés vers Sétubal, petit port situé au sud du Tage. Là, deux cargos moutonniers français nous attendaient. Le «Sidi Brahim » et le « Djebel Aurès ». Nous avons parcouru les derniers trois cents mètres entre deux haies de Portugais sympathisants qui nous ont fait, avant l'heure, une « standing ovation ». C'était superbe ! Nous n'étions pas loin de nous prendre pour des héros.

Médéric Boëssé et moi, nous nous sommes retrouvés sur le «Sidi Brahim », vieux rafiote moche à souhait, mais que nous avons trouvé merveilleux. Nous étions trop excités pour nous installer dans les soutes, comme nous y fûmes conviés. Equipés de nos ceintures de sauvetage, nous nous sommes cramponnés au bastingage pendant tout le voyage.

Les mémoires de Grand-Loup.

Quand le jour s'est levé, les côtes avaient disparu et nous étions encadrés par trois navires de guerre, deux britanniques et un aviso colonial français dont j'ai oublié le nom. Le convoi naviguait en zigzag pour dérouter les sous-marins peu affectueux de l'amiral Dönitz.

« *Direction générale, l'ouest !* » m'annonça Médéric. Pas de doute, nous partions bien pour l'Angleterre.

Deux heures plus tard, le même Médéric annonçait un infléchissement de notre marche vers le sud. Il pariait pour Casablanca. Au petit matin du 29 juin, Médéric avait gagné son pari. Nous étions bien en vue de Casablanca.

La mer était bleue, le ciel était bleu, nos âmes étaient bleues.... C'était l'euphorie ! Nous regardions, avec gourmandise cette parcelle du territoire français. Elle était libre, cette parcelle !

Nous étions sûrs d'y retrouver enfin nos compatriotes solidaires et unis dans l'effort de guerre auquel nous allions participer. Il ne pouvait en être autrement.

Quand notre bateau est entré dans le port baigné de soleil, à la vue des nombreux drapeaux bleus, blancs, rouges, nous avons les yeux humides de bonheur.

Nous étions vraiment des gamins. Un demi-siècle plus tard, avons-nous tellement changé ?

